

DE TOUT UN PEU

Le bateau *Arracan*, de Greenock, durant son voyage de Shields à Bombay, où il transportait une grande quantité de houille, prit feu par la combustion spontanée de sa cargaison, et fut, le 17 février dernier, abandonné par son équipage qui se réfugia dans les chaloupes avec l'intention de se diriger vers les îles Maldives.

Ces barques naviguèrent de compagnie jusqu'au 20 février; mais à ce moment les matelots, trouvant les courants trop forts et dangereux, résolurent de se séparer après avoir partagé leurs provisions.

Le capitaine qui commandait le grand canot fit alors voile vers la Cochinchine; le second, commandant la *guigüe*, et le troisième officier, David Webster commandant la *pinasse*, et ayant avec lui trois matelots et un mousse, continuèrent à marcher vers les îles Maldives.

Après deux jours de navigation, le canot monté par Webster eut à subir tous les coups d'une mer en furie; aussi perdit-il de vue la guigüe, commandée par le second. A partir de ce moment la pinasse se trouva obligée de manœuvrer au vent et cela jusqu'au 9 mars, jour où son eau s'épuisa et ses provisions cessèrent absolument.

L'équipage tira les noms au sort pour savoir qui d'entre eux serait tué pour être mangé, et le nom du mousse sortit de l'urne. Heureusement pour l'enfant, Webster qui avait dormi pendant l'opération du tirage, s'éveilla à temps pour le sauver.

Pendant la nuit, l'équipage tenta alors de tuer Webster lui-même; le mousse à son tour le réveilla afin de l'avertir du danger. Le jour suivant, Webster, qui dormait de nouveau, fut réveillé par le bruit que firent les matelots qui cherchaient à s'emparer de son fusil pour le tuer.

Quelques heures après, l'équipage ayant essayé de nouveau de s'emparer du mousse, Webster s'arma de son revolver et menaça de faire feu sur celui qui oserait porter ses mains sur l'enfant.

Un jour plus tard, un matelot essaya de couler bas le canot, mais Webster s'empara du misérable et l'empêcha de mettre son horrible projet à exécution. Mais deux jours après, ce même matelot ayant voulu recommencer la tentative, Webster fit feu sur lui, et il périt bien certainement tué si le coup n'avait pas manqué. Webster remit une autre capsule, et il était sur le point de lâcher la détente sur l'individu, quand un énorme oiseau vint à passer au-dessus du bateau. Webster, changeant alors la direction de son arme, le tua et le laissa saisir par son équipage, qui le dévora en un instant, sans en excepter les os et les plumes.

Mais après ce temps, l'équipage parut être en proie au délire. L'un d'eux étant tombé lourdement sur un banc et s'étant grièvement blessé, les matelots, y compris le blessé, se mirent à boire avec avidité le sang qui s'échappait de la blessure, avec tous les signes extérieurs de la folie.

Seuls Webster et le mousse avaient gardé leur sang-froid et conservé une partie de leurs forces, aussi ne cessaient-ils de veiller et de tenir sous leur garde ces malheureux que la faim et le désespoir avaient réduits au plus affreux état.

Enfin, le trente-unième jour de cette existence infernale, à six cents milles de la terre ferme, l'équipage fut recueilli par un navire anglais, la *City of Manchester*, capitaine Hardie, où ils furent parfaitement traités et qui les porta à Calcutta.

La reine a conféré à Webster, dont les incessants efforts ont pu sauver la vie de tous ses compagnons, la médaille Albert de 2e classe.

Ce héros vit en ce moment à Broughty-Ferry, dans le comté de Dundee, où tout le monde peut aller le voir.

La *Gazette de Cologne* ajoute les détails suivants, qu'elle dit authentiques, sur la façon dont le maréchal Bazaine a agi de son côté:

« De son salon, le captif devait pour arriver sur la terrasse, passer un pont, et au bout du pont descendre quelques marches. Le pont était limité des deux côtés par un mur. D'un côté se tenait la sentinelle. Au-dessus du pont on avait tendu une toile pour protéger les passants contre les rayons du soleil; la toile caclait les personnes qui se trouvaient sur le pont à celles qui se trouvaient au pied de l'escalier.

« A la pointe sud-est de l'île, qui est coupée à pic, le maréchal avait établi un jardinet où il travaillait souvent, arrosant ses haricots et se donnant beaucoup de mouvement, car c'est là qu'il avait l'intention de réaliser son projet d'évasion.

« A une avance de ce jardinet, le maréchal découvrit un jour une rigolle qui servait autrefois à l'écoulement des eaux, et qui, maintenant, était remplie de rocaillies et murée en partie. Le maréchal travailla jour après jour pour enlever la maçonnerie qui fermait la rigole. Jour après jour, il dut essayer de dissimuler aux yeux de ses surveillants, au moyen de pierres et de mottes de terre, le travail qu'il accomplissait. Enfin la percée fut achevée.

« Il fallait attacher en dedans du trou deux forts barreaux de fer, attacher aux barreaux une corde et l'on avait moyen de descendre. Dans la rigole même, il y avait la place nécessaire pour cacher jusqu'au jour convenu la corde. La diffi-

culté était de parvenir jusqu'à la rigole sans être vu. Tous les soirs, Marchi accompagnait le prisonnier de la terrasse et en passant par le pont, jusqu'à la porte de son salon. Puis la porte était fermée par les gardiens, et une évasion était impossible. Le maréchal résolut de compter sur un heureux hasard et d'attendre la lettre écrite par sa femme avec de l'encre sympathique.

« Lorsque, vers dix heures du soir, au 10 août, Bazaine arriva au pont, en compagnie de Marchi, il le pria à plusieurs reprises de ne pas se donner la peine d'aller plus loin: la distance qui les séparait du salon était petite, il était inutile que Marchi montât les degrés de l'escalier. Marchi se laissa persuader. Le maréchal monta seul les degrés, passa le pont dont la toile le déroba quelque temps aux regards, feignit d'ouvrir et de fermer la porte, qui fut fermée après par les gardiens, sauta par-dessus le mur à gauche du pont, descendit par un banc qui diminuait la hauteur de l'autre côté, se glissa rapidement le long du rempart, atteignit la rigole, et la première difficulté était vaincue.

« Une corde à nœuds fut rattachée à la corde déjà attachée aux barreaux, et puis commença la descente de 80 pieds. Le maréchal qui avait longtemps exercé ses forces dans la captivité par la gymnastique s'était muni d'une de ces ceintures dont se servent les pompiers; un crochet en fer était attaché sur le devant de la ceinture, le maréchal le suspendait aux nœuds de la corde lorsqu'il avait besoin de se reposer. Arrivé à mi-hauteur, il aperçut une lumière; c'était le signal donné par sa femme.

Echo du quinze août.

Dans un café, un monsieur fortement décoré s'amusa à pousser, de minute en minute, le cri de « Vive l'Empereur! »

Un consommateur impatient finit par lui dire, fort poliment d'ailleurs:

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous me dire de quel empereur il s'agit? Je n'en connais que trois actuellement: l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et l'empereur d'Allemagne. Auquel des trois donnez-vous la préférence?

Pour toute réponse, notre chauffeur d'enthousiasme fit signe au garçon, paya sa consommation sans mot dire et s'esquiva.

On en rit encore dans tout le quartier.

Un journal, qui trouve que la colonne Vendôme est bien lente à se réédifier, nous apprend qu'une des causes de ce retard tient à ce que 3000 kilogrammes de bronze ont disparu.

Trois mille kilogrammes, c'est un joli morceau de cuivre.

Vous verrez qu'on aura laissé une demi-douzaine de touristes anglais visiter les débris.

Un décret de don Carlos menace des plus cruelles représailles les juges, les notaires et les acquéreurs de biens carlistes confisqués par le gouvernement de Madrid.

Dans la Péninsule, où chacun est dans l'incertitude du lendemain, voici du moins les juges et les notaires à peu près sûrs de leurs affaires: soit qu'en refusant d'obéir aux idées du gouvernement ils encouront ses rigueurs, soit qu'en lui obéissant, au contraire, ils donnent prise aux représailles des carlistes.

Pays charmant.

Un mot de Méry.

— Qu'est-ce que c'est que le verre des Allemands? une sorte de tasse évasée, ennyuée, verdâtre? Jamais un Français ni un vrai poète ne boira là-dedans avec plaisir. Verser du vin de France dans un verre bleu, vert ou bariolé; quel crime! Il faut le verre blanc à nos vins, d'or comme à nos vins de pourpre. Mais il faut le verre de couleur pour cacher le vin du Rhin qui a tant de ressemblance avec l'eau de Cologne!

La scène se passait à Spa, en 1863.

En police correctionnelle:

LE PRÉSIDENT.— Mais malheureux, voilà la vingtième fois que vous vous faites condamner pour ivrognerie.

L'accusé.— Si je pouvais prendre un abonnement, mon juge, l'amende me reviendrait moins cher.

— Vous connaissez tous la phrase: « Tot capita, quot sensus. »

Mais savez-vous comment les troupiers lettrés de l'armée de Gambetta l'avaient traduite?

— Autant de capitaines, autant de sangsues!

On lit dans le Figaro:

Un officier qui a fait la campagne du Mexique nous raconte de Bazaine un mot qui prend aujourd'hui une actualité singulière.

On sait que lorsque l'armée d'occupation fut rappelée en France, à la suite de certaines incidences diplomatiques avec les Etats-Unis, l'empereur fit tous ses efforts pour engager l'infortuné Maximilien à quitter ses Etats, où il se trouvait isolé au milieu d'une foule de traîtres.

Le maréchal Bazaine fut chargé d'agir dans ce sens auprès de l'empereur du Mexique, et quels que furent d'ailleurs à cet égard ses sentiments intimes, qui sont restés un mystère, il déploya beaucoup d'éloquence pour déterminer le souverain à s'embarquer avec les troupes françaises.

Maximilien, comme on sait, fut inébranlable. — Vous pouvez éprouver des revers, disait Bazaine.

— Je me relèverai, répondait Maximilien. — Vous pouvez être fait prisonnier...

— Je briserai ma chaîne, s'écriait chevaliquement le monarque.

— Oh! pour cela, non! dit le maréchal. Dans ce pays-ci, quand on est pris, on est bien pris. En France, on trouve des gens qui manquent à leur devoir pour vous sauver; au Mexique vous n'en trouverez que pour vous vendre!

Le vapeur *Ville de Paris*, capitaine Dandré, parti du Havre le 28 août et de Brest le 29, dit le *Messenger Franco-Américain* est arrivé mercredi matin dans le port de New-York. La traversée a été retardée par une terrible tempête qui aurait pu causer la perte du navire. Dans la nuit du 6 au 7 courant, à environ 500 milles de New-York, la *Ville de Paris* a rencontré un épouvantable cyclone, qui, pendant près de douze heures, a mis la solidité du navire et le courage du capitaine, des officiers et de l'équipage à la plus rude épreuve.

Vers cinq heures du matin, une montagne d'eau s'est abattue sur l'avant du navire emportant la cabine du capitaine et une des embarcations, démolissant la passerelle et la galerie d'avant, et causant beaucoup d'autres dégâts. Le commandant se trouvait sur la passerelle avec le second capitaine. Le coup de mer enleva un matelot qui se tenait près du commandant et jeta ce dernier sous les débris de la passerelle où il fut retenu par le cou. C'est à cette circonstance que M. Dandré dut de ne pas être entraîné à la mer. Revenu à lui, il se trouva couvert de meurtrissures, la figure en sang, mais n'ayant heureusement aucun membre brisé. Quant au second capitaine, il avait le bras cassé. Enfin, le timonier avait eu deux côtes enfoncées par un coup de barre, et plusieurs autres matelots étaient blessés. Malgré ses blessures, le commandant Dandré n'a pas quitté son poste. Ce n'est que vers 9 heures et demie du matin, alors que le navire était sorti du cyclone, qu'il se décida à quitter le pont, où il se trouvait depuis minuit.

La *Ville de Paris* a parfaitement résisté à l'épreuve. Il n'y a qu'une voix parmi les passagers pour louer la solidité du navire et la bravoure de son commandant. Le capitaine Dandré s'est conduit en digne marin français, et il a été vaillamment secondé par ses officiers et son équipage.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

En cette ville, le 9 du courant, à l'âge de 16 mois et 21 jours, Marie-Louise-Blanche-Yvonne, enfant de M. J. O. Trempe, typographe.

Le *Journal des Trois-Rivières* et le *Constitutionnel* sont priés de reproduire.

Académie Commerciale Catholique

DE

MONTREAL

699, rue Ste. Catherine.

AVENUE DU PLATEAU.

Cette institution vient d'ajouter à son programme des études un cours polytechnique complet. Ce cours a été fondé, il y a six mois à peine par l'honorable ministre de l'Instruction Publique, si désireux de voir les hautes connaissances industrielles se répandre parmi la jeunesse canadienne. Nous invitons tout spécialement les jeunes gens qui se sentent des dispositions et de l'aptitude pour les grandes industries manufacturières, les exploitations minières, le génie civil, l'architecture, l'arpentage, la mécanique, etc., à venir suivre ce cours placé sous la direction d'un habile professeur formé dans les Ecoles Professionnelles de France. — Le cours comprend trois années d'études. Une classe préparatoire est ouverte afin de faciliter l'entrée de l'école polytechnique aux élèves qui n'auraient pas terminé leurs études dans un collège classique.

Le programme détaillé des cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande.

Le Cours Commercial continuera comme par le passé, seulement la classe où l'on s'occupe exclusivement d'affaires dans le but d'initier plus promptement les élèves à la pratique des transactions commerciales formera un département indépendant des autres classes. Des Bureaux sont établis pour traiter fictivement les affaires de Banque, de Douane et de Commerce en général. Aussitôt qu'un élève est prêt à subir son examen et qu'il le passe à la satisfaction des examinateurs, on lui délivre son Diplôme.

Cette année les Cours Primaires seront transportés dans une maison en brique, voisine de l'Académie, dont M.M. les Commissaires ont fait l'acquisition pour cette fin.

La rentrée des élèves aura lieu, LUNDI, le 31 AOUT.

Pour les conditions et autres informations s'adresser au Principal, à l'Académie.

U. E. ARCHAMBAULT, Principal.

4 août. < 33-87-490

APPRENTIS DEMANDES.

ON a besoin de garçons pour la lithographie. S'adresser à ce bureau.

EVITEZ LES CHARLATANS.

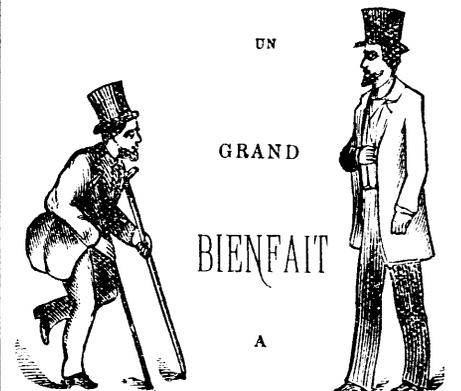
Une victime des indiscretions de la jeunesse, qui causent la débilité nerveuse, le dépérissement prématuré, etc., ayant en vain essayé de tous les remèdes annoncés, a découvert un moyen bien simple de s'en guérir, qu'il enverra gratis à ceux qui souffrent. Addresser, J. H. REEVES, 78, rue Nassau, New-York. 140-141.

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES EPICIERS RESPECTABLES. 1-8-87

INFAILLIBILITE!



L'HUMANITE SOUFFRANTE

LA PLUS

Grande découverte du Siècle

pour la

première fois importée en Canada.

IL A GUERI DES MILLIERS DE PERSONNES.

DIAMOND RHEUMATIC CURE.

Par son histoire il occupe la position la plus honorable possible que puisse obtenir un remède. Quelques années après qu'il eut été connu seulement des parents, des voisins et de quelques patients du propriétaire qui y recourait, dès qu'ils se sentaient atteints de Rhumatisme, tous les médecins en général le conurent, et grâce à leur approbation et à sa propriété reconnue de remède contre le Rhumatisme, on le réclama si souvent et si vivement que le propriétaire fut obligé d'en augmenter les moyens de confection. La réputation du célèbre remède s'étendit rapidement et bientôt, des demandes, des lettres d'informations, des lettres de remerciements et des certificats très-flatteurs arrivèrent chaque jour au propriétaire de toutes les parties des Etats-Unis; et de cette manière, recommandé par son seul mérite, sans être aidé par les « Artifices du Commerce », sans aucun effort, il s'est élevé à la position enviable qu'il occupe aujourd'hui. Partout où il a été introduit, il a reçu la préférence la plus flatteuse sur tous les remèdes employés pour le traitement des douleurs rhumatismales. Nous sommes réellement reconnaissants et heureux, nous ne disons pas cela parce que notre remède se vend beaucoup et qu'il nous rapporte du profit, mais parce que nous ouvrons un nouveau champ dans la science médicale, et que nous gémissons immédiatement ce que tous les médecins ont regardé, pendant des siècles, comme une chose si difficile même à adoucir. Nous rendons des services jusqu'ici inconnus. Nous adoucissons la souffrance et nous venons en aide au pauvre de Dieu; nous rendons au pauvre journalier l'usage de ses membres malades, et nous lui épargnons infiniment plus que les frais du médecin; nous portons la consolation et la joie dans la demeure de l'affligé, et par conséquent des millions de cœur nous rendront grâce.

Au moyen de ce remède des milliers de gens, de faibles, malades et souffrants qu'ils étaient sont devenus forts, vigoureux et heureux, et les affligés ne peuvent raisonnablement hésiter à en faire l'essai.

Cette médecine est préparée par un médecin soigneux, consciencieux et expérimenté, à la demande expresse d'un grand nombre d'amis dans la profession, dans le commerce et parmi le peuple. Chaque bouteille est garantie contenir toute la force de la médecine dans son plus haut état de pureté et de développement, et est supérieure à toute autre médecine connue jusqu'à présent contre cette terrible maladie.

Ce remède est en vente chez tous les Pharmaciens de la Province. S'il arrive que votre Pharmacien ne l'ait pas parmi ses remèdes, dites-lui de se le procurer de

DEVINS & BOLTON,

Porte voisine du Palais de Justice, Rue Notre-Dame. Agents généraux pour la Province de Québec.

ou de

NORTHROP & LYMAN.

Scott Street, Toronto.

Agents pour Ontario.

Prix \$1.00 la bouteille; grandes bouteilles, \$2.00. 5-21-52 F. 473.

Imprimé et publié par La Compagnie de Lithographie et de Publication de G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.